

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 12 (1924)
Heft: 1

Artikel: Une relation inédite de la guerre turco-égyptienne de 1839 par Ferdinand Perrier, aide de camp de Soliman Pacha
Autor: Perrier, Ferdinand / Castella, Gaston
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE RELATION INÉDITE DE LA GUERRE
TURCO-ÉGYPTIENNE DE 1839
PAR FERDINAND PERRIER,
AIDE DE CAMP DE SOLIMAN PACHA

publiée par K. G. JORDAN

C'est un plaisir pour moi de signaler aux lecteurs des Annales fribourgeoises la thèse de doctorat qu'un jeune historien bâlois, M. Karl G. Jordan, vient de présenter à la Faculté des lettres de notre Université. Elle a pour titre Der ägyptisch-türkische Krieg 1839. Aufzeichnungen des Adjutanten Ferdinand Perrier. (Buchdruckerei H. Börsig; Zurich, 1923).

Il y a analysé le mémoire publié in-extenso ci-dessous et a pu établir que le récit de l'officier fribourgeois est une source que l'on ne saurait négliger si l'on étudie la guerre turco-égyptienne de 1839. Comme M. Jordan l'expose lui-même dans l'introduction que l'on va lire, la victoire des Égyptiens à Nisib marqua l'apogée de Méhémed-Ali ; mais elle mit l'Europe à deux doigts de la guerre. Je l'ai rappelé dans la Liberté du 23 août 1921 en rendant compte de l'important ouvrage de M. le vicomte de Guichen : La crise d'Orient de 1839 à 1841 et l'Europe (Paris, 1921).

J'avais songé tout d'abord à publier le récit de notre compatriote ; j'ai préféré en laisser le soin à celui qui l'avait étudié pour son doctorat. On voudra seulement se souvenir, en le lisant, que « l'histoire de la diplomatie, du jour où l'étendard du Prophète flotta sur les murs de Bysance, pourrait à proprement parler, s'appeler histoire de la question d'Orient ». C'est dire tout l'intérêt et toute l'importance du récit de Ferdinand Perrier.

Gaston CASTELLA,
professeur à l'Université de Fribourg.

INTRODUCTION

L'étude critique du manuscrit du Fribourgeois, Ferdinand Perrier, *Campagne contre les Turcs 1839*, qui est publié ici, forme le sujet de ma thèse de doctorat : « La guerre turco-égyptienne de 1839, notes de l'adjutant Ferdinand Perrier ». Elle a paru il y a quelques mois ¹.

Nous avons aussi en vue, M. G. Castella, professeur à l'Université, et moi, l'impression du manuscrit ², mais les circonstances défavorables de l'heure actuelle, nous empêchèrent de songer à une publication immédiate du texte. Ce n'est que grâce à l'obligeance des éditeurs des *Annales fribourgeoises*, MM. Fragnière frères, que l'impression de ce manuscrit put se faire, en dépit des temps difficiles que nous traversons. Je voudrais donc, en abordant ce travail, commencer par adresser à Messieurs les éditeurs mes plus vifs et mes plus sincères remerciements pour leur aimable prévenance.

Je ne doute pas que les notes de F. Perrier, qui sont imprimées ici pour la première fois, ne captivent les lecteurs des *Annales*. Les Suisses ont un goût inné pour les questions militaires. Mais ce n'est pas seulement le sujet en lui-même, ni les événements qui y sont relatés qui intéresseront le lecteur ; à mon avis, le fait que Perrier fut témoin oculaire et joua dans la guerre qu'il décrit un rôle actif éveillera l'attention des lecteurs au récit de ces événements.

L'examen et la publication du manuscrit forme, comme je l'ai déjà dit, la matière de ma thèse de doctorat. J'y renvoie donc ceux de mes lecteurs qui veulent étudier de plus près l'exposé de Perrier. Mais afin que ceux qui ne liront pas mon travail, puissent prendre connaissance de la situation politique de ce temps-là et spécialement des causes de la guerre turco-égyptienne de 1839 — connaissance sans laquelle la campagne en question ne se comprendrait

¹ Chez H. Börsig, Zurich 8.

² Voir Jordan : *La guerre turco-égyptienne 1839*, p. 8.

pas, — je me suis volontiers conformé au désir des éditeurs de rédiger une courte introduction aux notes de Perrier.

Pour des motifs d'ordre technique, nous avons dû faire abstraction de l'impression des lettres copiées par Perrier, ainsi que de la publication des plans de marche et de combat dessinés à la main.

L'Égypte est actuellement un royaume indépendant. L'honneur de l'avoir fait entrer dans la voie de la civilisation moderne appartient à Bonaparte. Mais ensuite, elle doit son essor politique comme aussi son entier développement économique et intellectuel pendant le courant du 19^{me} siècle, à son premier vice-roi Mehemed Ali. Celui-ci vint en Égypte, en 1799, en qualité d'officier turc, se distingua dans la guerre contre les Français et, après la retraite de l'armée française, son énergie et sa prudence le rendirent bientôt indispensable à l'administration turque. Nommé gouverneur, il brisa la puissance de l'indomptable caste guerrière des Mamelouks et soumit, par la force et la ruse, tout le pays à son autorité. En possession de ce pouvoir, Mehemed Ali voua tous ses soins à la mise en valeur des forces et ressources de la vallée du Nil. Grâce aux services de l'ingénieur français Jumel, il fit de l'Égypte un pays de grande culture cotonnière; il construisit des arsenaux, des casernes, des greniers, des écoles. Pour pouvoir défendre sa domination et ses nouvelles installations contre les ennemis intérieurs et extérieurs, il se fit organiser une armée sur le modèle des armées occidentales par le Français Sève, qui avait servi sous Napoléon I^{er}, et qui devint Soliman Pacha. Il recruta les soldats chez les fellahs, population agricole méprisée. Mehemed Ali fortifia aussi Le Caire et Alexandrie et créa une flotte de guerre.

L'argent nécessaire pour payer ces grandioses et coûteuses transformations, il le trouva dans les monopoles d'exportation et les impôts élevés. Et, suivant la tradition millénaire en pays d'Égypte, il demeura le seul propriétaire du sol. Sans doute, la population était fortement pressurée par des corvées et des impôts, mais l'aisance s'accrut par

le rapide développement économique. Sous la législation intelligente de Mehemed Ali, et sous la protection d'une police sévère, la population put vaquer en paix et en toute sécurité à ses travaux. Il n'y eut plus de place pour les interventions arbitraires, les cruautés inutiles et les hostilités sans cesse renaissantes des Mamelouks dans l'Etat fortement organisé de Mehemed Ali.

Ainsi l'Egypte aurait pu, sous la domination de son génial gouverneur, se développer dans le calme et la paix, si le sultan de Constantinople n'avait pas vu d'un œil jaloux et soupçonneux l'administration de Mehemed Ali. La méfiance de l'empereur de Turquie fut excitée encore par son Grand Vizir, Chosrew Pacha, ennemi mortel de Mehemed Ali parce qu'il avait dû lui céder la place comme gouverneur de l'Egypte. Mehemed Ali avait toutefois rendu d'importants services au Grand Seigneur avec son armée et sa flotte dans la guerre d'indépendance grecque, mais les grands préparatifs militaires du gouverneur mirent le comble à la méfiance du Sultan.

Un événement extérieur amena la rupture. Le gouverneur de Damas était tombé victime d'un soulèvement populaire et Mehemed Ali pénétra en Syrie pour châtier les rebelles, comme il le dit. Mais, après avoir rapidement atteint son but, non seulement il n'obéit pas aux ordres de la Porte d'évacuer la Syrie, mais il exigea, en retour des services qu'il avait rendus spontanément, l'administration des deux plus grandes provinces syriennes. Le Sultan voulut alors ramener Mehemed Ali à l'obéissance par la force des armes. Mais ses armées furent battues dans deux batailles en 1832 par l'armée de Mehemed Ali. Le Sultan dut conclure la paix avec son gouverneur récalcitrant et lui abandonner les provinces désirées.

Il va de soi que le Sultan devait chercher par tous les moyens, à briser la puissance de Mehemed Ali. Mais ce dernier n'était pas non plus satisfait. Lentement, l'idée de se rendre indépendant mûrit en lui. Il voulait toutefois reconnaître le Sultan comme suzerain et rester dans le cadre de

l'empire ottoman ; l'administration de l'Egypte et de la Syrie devait lui être confiée à lui et à ses descendants à titre héréditaire. Déjà en 1837, il soumit ce projet à la Porte, puis il rompit les négociations avec elle lorsqu'il vit qu'elle ne consentait pas à toutes ses exigences.

Les puissances européennes, dont les représentants à Alexandrie avaient été mis au courant des intentions politiques de Mehemed Ali ne se montrèrent pas favorables au plan du gouverneur d'Egypte. Mais leur attitude à l'égard de la question égyptienne différait de l'un à l'autre. Comme adversaire déclaré de Mehemed Ali, on compta bientôt l'Angleterre. Elle avait pour cela diverses raisons. L'industrie égyptienne des draps faisait une concurrence redoutable à celle de l'Angleterre aux Indes. La puissance de Mehemed Ali s'étendant sur les deux rives de la Mer Rouge, le commerce du café d'Arabie se trouvait entre ses mains. En outre — et ce qui probablement était alors pour le premier ministre d'Angleterre Palmerston un motif prépondérant — Mehemed Ali avait, par un refus catégorique, repoussé toutes les tentatives de l'Angleterre de s'établir dans le détroit de Suez et d'y obtenir des concessions. Ainsi la voie maritime la plus courte vers les Indes était au pouvoir d'un homme qui pouvait être considéré comme ennemi de l'Angleterre. Enfin l'Angleterre avait grand intérêt à soutenir le Sultan contre Mehemed Ali pour empêcher la Porte de s'appuyer sur le secours de la seule Russie, ce qui aurait rendu toute puissante l'influence du Tsar à Constantinople.

L'Autriche et la Prusse, pour des motifs légitimistes, se prononcèrent pour le maintien de l'autorité du Sultan.

Le gouvernement français ne voulait pas non plus entendre parler de l'indépendance de Mehemed Ali, du moins pas d'une indépendance obtenue contre la volonté du Sultan. Toutefois, les sympathies du peuple français étaient plutôt du côté de Mehemed Ali. On était fier de ce que l'éducation des jeunes Egyptiens était presque exclusivement confiée à des Français.

Au commencement de l'année 1839, le Sultan était résolu d'imposer par la force sa volonté au gouverneur de l'Égypte. Mehemed Ali s'attendait à cette éventualité et se prépara à prendre les armes. Tandis que la France s'efforçait sérieusement d'empêcher la guerre entre Mehemed Ali et le Sultan, par tous les moyens possibles, le gouvernement anglais n'était pas du tout opposé à l'idée de briser par la force la résistance de Mehemed Ali. Cependant il désirait également une solution pacifique du conflit entre la Porte et Mehemed Ali. Mais avant que les puissances se fussent entendues au sujet d'une proposition à présenter en commun, — l'Angleterre s'efforçait d'exclure la Russie de ces négociations et celle-ci en fut tellement irritée qu'elle se retira complètement — le coup décisif fut frappé.

L'armée ottomane qui, depuis assez longtemps déjà, stationnait dans la zone soumise à Mehemed Ali fut attaquée par les troupes de ce dernier, le 24 juin 1839, près de Nisib et anéantie.

Le cours de la campagne, résumé brièvement, se présente comme suit :

L'armée de Mehemed Ali était en 1838 occupée à réprimer le soulèvement des Druses, dans le Hauran. En même temps, des forces militaires de la Porte battaient les Kurdes en révolte. Mais ces deux soulèvements n'étaient pas encore complètement étouffés. Les Druses égyptiens se soulevèrent de nouveau, des émissaires turcs leur promettant un appui efficace.

Bien que, grâce à l'appui des Turcs aux insurgés, la position de Mehemed Ali à l'égard du Sultan parût toujours plus critique, ce fut plutôt le fait que les deux armées en présence se trouvaient à peu de distance l'une de l'autre qui amena le commencement des hostilités. Les Turcs ayant, à la mi-avril 1839, passé le Taurus et établi un camp fortement retranché à Biredjik sur l'Euphrate, tandis que les Égyptiens rassemblaient toutes leurs troupes à Alep, le commencement des

hostilités semblait à la merci d'un incident. De fait, le Sultan voulait partir en guerre contre Mehemed Ali, mais il espérait que celui-ci frapperait le premier coup et mettrait ainsi le bon droit du côté de la Turquie. Mehemed Ali, au contraire, fit tout pour éviter une rencontre avec la Porte. Ce ne fut que lorsque les Turcs se furent emparés de la petite ville d'Aintab, soumise au gouverneur de l'Égypte, que Mehemed Ali comprit que la décision par les armes était devenue inévitable ; il ordonna alors à son fils Ibrahim qui commandait les forces égyptiennes de marcher contre l'ennemi. Les Turcs avaient abandonné leur camp fortifié de Biredjik et s'étaient retranchés au-dessous du village de Nisib, à environ trois lieues de l'Euphrate. Lorsque l'armée égyptienne parut, ils se retirèrent, pour leur malheur non pas vers Biredjik, mais ils attendirent l'attaque de l'ennemi près de Nisib. Ibrahim commandant des troupes égyptiennes et son chef d'état-major Soliman Pacha (le Français Sève, créateur de l'armée égyptienne) dirigèrent sous les yeux des Turcs une marche de flanc pour contourner la position de l'ennemi, — une attaque de front offrant peu de chance de succès, — et en outre, une attaque du côté opposé. Ils obligeaient ainsi les Turcs à un changement de front ; ainsi en cas de défaite, le chemin vers le camp fortifié de Biredjik leur était coupé par les Egyptiens placés entre Biredjik et Nisib.

Le plan des Egyptiens était aventureux en ce sens qu'il ne pouvait réussir qu'au cas où Hafiz Pacha, général des Turcs, serait assez insouciant ou assez bizarrement inspiré pour faire front contre l'ennemi dans sa position défectueuse devant Nisib au lieu de se retirer dans son camp de Biredjik admirablement fortifié. Malgré les avertissements des officiers prussiens, qui prirent part aux opérations comme conseillers militaires (celui qui fut plus tard le feld-maréchal von Moltke en était), Hafiz Pacha résolut d'attendre l'ennemi près de Nisib. Comme il ne pouvait plus y avoir de doute au sujet de l'encerclement du camp turc et de l'attaque des Egyptiens sur les derrières de l'armée

ottomane, — la marche de flanc de l'armée égyptienne s'exécuta du reste sous les yeux de l'ennemi — Hafiz Pacha ordonna, dans la nuit du 23 au 24 juin d'occuper de nouvelles positions et d'élever quelques retranchements. Au matin du 24 juin, le front turc était tourné vers l'est tandis que précédemment, il l'était vers l'ouest. L'issue de la bataille fut une conséquence des préparatifs insuffisants et hâtifs des Turcs. Au bout d'une heure trois quarts de combat, Ibrahim Pacha s'était emparé des positions turques et l'armée ottomane était en pleine déroute.

Le récit de Perrier montrera au lecteur combien l'armée égyptienne avait intérêt à ce qu'une action décisive intervînt ce jour-là, car elle manquait totalement de vivres. En outre, en divers endroits de la Syrie, des soulèvements se produisaient contre l'autorité de Mehemed Ali, de telle sorte qu'une défaite de l'armée égyptienne aurait entraîné son anéantissement par la population insurgée.

La description de cette guerre égypto-turque forme le fond de l'exposé de Perrier.

Ferdinand Perrier naquit le 20 juin 1812 à Estavayer. Son père avait servi sous Napoléon I^{er} dans le 4^{me} régiment suisse dont il fut nommé colonel. Son fils, le jeune Ferdinand, sentait aussi bouillonner en lui un sang belliqueux : il ne resta pas longtemps sur les bancs de l'école. Déjà en 1829, il entra comme lieutenant au service du roi de Naples. La vie monotone de garnison lui devint à charge à la longue. Il obtint son congé et, après un rapide séjour au pays, il se rendit en Egypte pour entrer dans l'armée de Mehemed Ali, victorieuse des Turcs en 1832.

Il servit sous le puissant gouverneur de 1835 à 1840 ; les deux dernières années, Perrier fut adjudant du chef d'état-major Soliman Pacha ; en 1838, il fut promu capitaine. En 1840, il revint dans sa patrie. Il fit en Allemagne des études d'ingénieur, puis il s'établit à Fribourg où il épousa la fille du conseiller d'Etat Landerset. En 1848, il fut nommé inspecteur des ponts et chaussées, poste où il déploya une remarquable activité. Son œuvre principale

fut la route de Planfayon au Lac-Noir et le joli jardin public du jet d'eau, sur la rive droite de la Sarine, près du grand pont suspendu. Dans sa carrière militaire, Perrier arriva au grade de colonel. En 1875, il devint commandant d'arrondissement de Fribourg¹.

L'activité littéraire de Perrier fut féconde et variée. En politique, il se montra d'une complète indépendance, ce qui, naturellement, lui suscita bien des adversaires. Officier capable, écrivain aux connaissances variées et étendues, fonctionnaire consciencieux, il accomplit pendant toute sa vie une grande somme de travail utile. Il mourut à Fribourg le 27 août 1882.

Revenu au pays en 1840, Perrier écrivit les souvenirs de ses années de service étranger en deux séries. Dans la première *La campagne du Hauran, 1838*, il raconte le soulèvement des Druses et sa répression ; dans la seconde *Campagne contre les Turcs, 1839*, il décrit la guerre contre la Porte. Ces deux récits n'ont pas été imprimés et le manuscrit en est conservé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg. Comme dans la « Campagne contre les Turcs » sont exposés des événements d'une portée considérable pour la solution de la question d'Orient à cette époque et pour le développement de l'indépendance de l'Égypte, j'ai fait de ce manuscrit le sujet de mon étude.

Le résultat de mes recherches est la constatation que dans la *Campagne contre les Turcs* nous possédons une source sûre et détaillée pour l'histoire de la guerre turco-égyptienne de 1839.

Les suites de cette guerre n'ont pas été relatées par Perrier.

L'Angleterre et les puissances orientales se réunirent pour protéger la Turquie défailante contre l'armée victorieuse de Mehemed Ali.

¹ Sur le rôle joué par Perrier pendant les événements de 1847 à 1857, voir *G. Castella*, *Hist. du canton de Fribourg*, pp. 548, 549, 566, 581 et 584.

Les alliés chassèrent par les armes le gouverneur de la Syrie. Réduit à la possession de la vallée du Nil, Mehemed Ali finit par se soumettre et obtint, à ce prix, du Sultan une situation quasi indépendante dans le cadre de l'empire ottoman avec la promesse de conserver cette dignité à titre héréditaire.

L'indépendance complète (comme royaume), l'Egypte ne l'acquiesça qu'en 1922, après être demeurée pendant quarante ans sous la tutelle de l'Angleterre.

K. G. Jordan.

Note de la Rédaction : Nous commencerons la publication du texte de Perrier dans le prochain numéro.

SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE DES AMIS DES BEAUX-ARTS

RAPPORT 1922

par ROMAIN DE SCHALLER,

Mesdames et Messieurs,

Votre comité à l'honneur de vous souhaiter la bienvenue la plus cordiale à cette assemblée générale statutaire, la 34^{me} depuis la reconstitution de notre chère Société des Amis des Beaux-Arts. Différentes circonstances fort imprévues, son venues entraver le désir que nous avons de vous réunir plus tôt. Nous le regrettons très sincèrement.

1922 a débuté, pour les Beaux-Arts, sous les auspices les plus favorables. D'un côté M^{me} d'Ovsianikoff, en souve-